

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jedis, et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAYAUD, MILON, libraires.
Les Abonnements et les Annonces sont
reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Dépar-
tementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIEN
et C^o, place de la Bourse, 8, et à l'Agence
Centrale de Publicité des Journaux des Dé-
partements, rue du Bac, 93.

Gare de Saumur (Service d'été, 19 mai).

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 10 min.	soir	Omnibus.
4	35	Express.
3	57	matin
9	04	Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 02 min.	soir	Omnibus.
-----------------	------	----------

Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 min.	matin	Express.
11	35	Direct-Mixte.
5	11	soir
9	52	Omnibus.
		Poste.

Départs de Saumur pour Tours.

3 heures 02 min.	matin	Omnib.-Mixte.
7	52 min.	matin
		Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an,	Saumur, 18 f.	Poste, 24 f.
Six mois,	10	13
Trois mois,	5	7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE

On lit dans le *Pays* :

Les préoccupations du monde politique se portent aujourd'hui plus que jamais sur le conflit américain. Le dénouement du grand drame commencé depuis deux ans sur les bords du Potomac semble chaque jour plus éloigné. Un moment on a pu croire au triomphe des armées unionistes; aujourd'hui la victoire se déclare pour les séparatistes; personne ne croit plus aux succès des fédéraux. Les bulletins naguères si pompeux commencent à devenir plus modestes. Les journaux de New-York gardent un silence prudent. Mais les correspondances qui arrivent aux journaux de Londres sont beaucoup plus explicites. Voici ce qu'on écrit de Washington, au *Times*, à la date du 24 juin :

« Le général Mac Clellan est évidemment effrayé de la responsabilité qui pèse sur lui. Il n'a pas cette confiance dans le succès qu'on s'accordait à lui attribuer. J'entends parler d'une lettre confidentielle adressée à un de ses amis, et dans laquelle il déplore sa position comme précaire, et même désespérée. Quant à moi, je pense qu'il en est ainsi. La dernière bataille de Fair-Oaks, au lieu de décourager les confédérés, doit leur avoir inspiré une confiance encore plus grande. Quoique de misérables déserteurs représentent l'armée de Richmond comme démoralisée et désespérée, sa conduite prouve beaucoup d'audace et de résolution. Elle attaque et harcèle les fédéraux chaque jour d'une façon ou d'une autre et les tient toujours dans l'expectative d'une bataille. Mac Clellan n'a pas besoin d'une bataille. »

Voici comment s'exprime la correspondance anglaise du *Moniteur* :

« On regarde en Angleterre la bataille livrée devant Richmond comme une défaite complète des troupes fédérales. Les partisans les plus dévoués du Nord admettent que ce revers est d'une extrême gravité, non-seulement pour la position du

général Mac Clellan, mais aussi pour la cause du Nord.

« Voilà dans l'espace d'une semaine deux grandes batailles livrées et toutes deux perdues par le Nord. En présence de ces événements, on espère que les partisans d'un arrangement oseront élever la voix. »

Une lettre du général Beauregard, publiée dans le *Mobile News* du 19 juin, et reproduite par les journaux de Londres, dément le bulletin dans lequel le général Halleck parlait de 10,000 prisonniers faits par le général Pope. Les 10,000 prisonniers se bornent à 100 ou 200 traipards. Quant aux pertes essayées par les confédérés dans leur retraite de Corinthe, elles sont inférieures, dit Beauregard, aux pertes subies chaque jour par l'armée fédérale.

En présence de cette situation, la colère et l'orgueil des Yankees ne connaissent pas de bornes. Le héros du jour est le général Butler qui, après avoir insulté les femmes à la Nouvelle-Orléans, veut exiger des résidents étrangers un serment de fidélité à l'Union et repousse brutalement les représentations des consuls. Les feuilles new-yorkaises chantent les louanges du général Butler, comme elles chantaient celles du capitaine Wilkes après la saisie du *Trent*.

Les violences et l'arbitraire n'effaceront pas les répugnances des habitants du Sud. Si les soldats confédérés pouvaient tendre les mains à leurs adversaires, ils trouveraient dans leurs foyers le mépris de leurs femmes, de leurs mères et de leurs sœurs. Cette adresse, publiée par les journaux du Sud, donnera une idée du sentiment général qui anime les femmes dans les Etats du Sud :

« Appel à tout soldat du Sud. Nous nous tournons vers vous dans une muette agonie. On nous outrage; secourez-nous, pères, maris, frères, fils. Ces outrages amers, ces affronts brûlants demandent une vengeance; jamais une femme du Sud n'a vainement imploré protection contre l'insulte. C'est pour toutes nos sœurs du Sud que nous vous implorons avec des larmes.

« Ne cédez pas vos villes à l'ennemi; songez à vos femmes et à vos enfants sans défense. N'abandonnez pas vos femmes à la merci d'un ennemi sans pitié. Ne vaudrait-il pas mieux que la Nouvelle-Orléans eût été réduite en cendres et nous brûlées en masse, que de nous voir soumises à ces intolérables outrages? »

« La vie est-elle donc un bien si précieux que, pour la conserver, il n'y ait pas de sacrifice assez grand? Nous aimons mieux mourir avec vous, ô nos pères! Imitiez plutôt Virginus. Plongez vos épées dans nos poitrines en disant: « Voilà tout ce que nous pouvons donner à nos filles. »

On nous mande de Madrid les nouvelles suivantes :

M. Mon a définitivement donné sa démission d'ambassadeur à Paris, en se fondant sur ce que jamais il n'a approuvé le rembarquement des troupes espagnoles au Mexique, ni la déclaration faite au sénat par le ministre Collantes au sujet de la suspension du traité de Londres, suspension que M. Mon déclare ne pouvoir admettre.

Le général Concha est désigné pour aller à Paris remplir le poste d'ambassadeur; mais il paraît qu'il met pour condition à cette mission la désapprobation de la conduite du général Prim.

La démission de M. Mon et les scrupules du général Concha ne laissent pas que d'inspirer des inquiétudes au ministère. (*Days*.)

On écrit de Varsovie le 5 juillet à la *Gazette de Silésie* qu'on attendait l'arrivée du Czar; qu'on espérait que l'état de siège ne tarderait pas à être levé et que l'individu qui a blessé le grand-duc Constantin aurait avoué qu'il avait également tiré sur le général Luders. Il résulte de l'instruction judiciaire que le criminel s'appelle Louis Jarosinski, qu'il est âgé de 22 ans, célibataire, né dans le village de Wojehowitch dans le district de Sandomir et qu'il travaillait à Varsovie depuis quatre ans. Il est compagnon tailleur et sait à peine lire et écrire; on croit qu'il n'avait pas de complices, et que privé de toute instruction il

FRUILLERON.

JEANNETTE.

Pierre resta long-temps agenouillé, roulant son chapelet dans ses doigts, souvent sans remuer les lèvres, perdu dans une muette prière, qui jetait par moments sur sa jeune figure un reflet presque céleste. Lorsqu'il se releva le curé était debout derrière lui.

Ils sortirent ensemble et échangèrent quelques mots pleins de confiance, d'affection et de respect; puis ils se séparèrent. Le curé rentra dans l'église; le jeune homme jeta un regard derrière lui et partit d'un pas rapide dans la direction de la petite ville de Quimper, où le tirage devait avoir lieu le lendemain.

Le paysan breton tient au sol de son pays plus peut-être qu'aucun autre paysan de la France. Le jour du tirage est pour lui un jour de douleur; il va rompre avec ses habitudes, son travail qu'il aime, tout rode qu'il soit; il va rompre surtout avec ses affections, sa religion; il ne peut emporter avec lui, ni sa mère, ni son curé, ni son église! et il pleure tout cela; c'est son monde à lui!... En arrivant au régiment, il est muet, taciturne, il a le mal du pays. Mais à vue la guerre, il se ranime, il s'élançe, il se bat comme un lion, et avec une persévérance de bravoure qui l'a fait placer en première ligne parmi nos meilleurs soldats.

Le lendemain, Pierre revenait en chantant, et des rubans bleus flottaient à son large chapeau; il avait amené un bon numéro! Ses camarades l'accompagnaient, les uns riant, les autres tête basse, mais tous heureux de son bonheur, car il était aimé, et personne, à Ploaré et même aux environs, n'ignorait son amour pour Jeannette.

Le premier mouvement de Pierre fut de se mettre en route pour Paris, c'était le mouvement du cœur, le seul, hélas! qu'il eût dû écouter. Mais la raison vint, la raison d'intérêt, qui renverse les plus doux projets, et nous met des rides au front et des larmes au cœur.

Pierre calcula que, s'il allait chercher Jeannette avant la pêche de la sardine, il n'aurait pas assez d'argent pour se mettre en ménage.

Il faut que je patiente encore, dit-il, en étouffant un profond soupir, et il écrivit le soir même à Jeannette :

« Ma chère Jeannette,
« J'ai amené un bon numéro qui me dispense de quitter le pays. Je ne voulais pas t'écrire ma grande joie, je voulais te l'aller dire pour voir aussi la tienne, et nous en revenir ensemble à Ploaré. Mais après avoir compté mon argent, j'ai trouvé que je devais rester ici pour la pêche de la sardine; c'est une raison qu'il faut nous faire, ma chère mignonne. La pêche se présente si belle et si abondante, qu'en mettant les choses au pis, je crois pouvoir te dire que j'arriverai à avoir, quand elle sera finie, une somme ronde de 400 francs,

» même en me donnant un habit neuf complet, et en l'achetant une belle coiffe garnie de dentelle, et un cœur d'argent avec sa croix.

« Ne te tourmente donc point, ma petite Jeannette, si tu as moins gagné que tu ne pensais, puisque moi j'ai gagné davantage. Certes, si j'avais su que le bon Dieu me viendrait en aide comme il a fait, je ne t'aurais point laissé aller à Paris... Enfin, puisque tu y es, avec ce que tu mets de côté, si peu que ce soit, nous pourrions risquer d'entrer en ménage et cela tout de suite. Je le disais hier à M. le curé; bien sûr que le plus mauvais temps de la vie est passé pour Jeannette comme pour moi; et il a été de mon avis. Ah! ma chère mignonne, j'ai cueilli hier toutes les roses du rosier pour en faire un bouquet à la Sainte-Vierge; il n'y en a pas de plus belles dans le pays. Hier, il y a eu dans la soirée une grande tempête sur mer, et toutes les barques sautaient, fallait voir! enfin, c'était si fort, que les lanternes s'éteignaient, et qu'il a fallu rentrer avant la fin de la pêche, mais elle pouvait compter pour deux. Ces temps troubles amènent la sardine en si grandes bandes que la mer en est noire. Nous étions trempés en arrivant, mais bien contents, et je t'écris tout cela pour te remettre sous les yeux le pays et te faire patienter, car nous n'avons plus long-temps à nous écrire, et quand tu seras ma femme, ou tu iras j'irai, et toi de même pour moi, et jamais, jamais plus, nous ne nous séparerons!

n'était pas capable de juger la portée du préjudice que son action pouvait porter à la Pologne.

Lors de l'attentat commis contre le grand-duc Constantin, il n'y avait aucun garde de police à la porte par laquelle devait passer le grand-duc, et, par suite, le chef de la police a été destitué et doit être remplacé de nouveau par l'ancien maître de police le général major Rozwadowoki.

Turin, 10 juillet. — Chambre des députés. — M. Massari demande au ministère pourquoi il n'a pas encore annoncé à la chambre la reconnaissance du royaume d'Italie par la Russie.

M. Rattazzi répond qu'il attendait pour cela d'avoir reçu la note officielle qui est arrivée aujourd'hui même. Il se réservait de faire demain cette communication à la chambre en même temps qu'une autre du même genre qui sera pour tous un objet de satisfaction.

Le ministère déposera aussi des documents diplomatiques constatant que la reconnaissance de la Russie n'a été accompagnée d'aucune condition blessante pour la dignité du royaume d'Italie. Les bruits répandus contre le gouvernement seront ainsi démentis.

11 juillet. — Le ministre des affaires étrangères fait à la chambre la communication suivante :

La chambre sait quelles sont depuis deux ans nos relations avec les autres puissances. N'ayant pas de représentant à Saint-Petersbourg, il nous était impossible d'entamer avec le gouvernement russe, des négociations directes. L'Empereur des Français, qui se préoccupe toujours du bien de l'Italie, a interposé ses bons offices. Sa démarche a été couronnée de succès. Le Czar s'est déclaré disposé à recevoir une mission extraordinaire à la suite de laquelle des rapports diplomatiques réguliers seront rétablis entre les deux pays. Comme il n'y avait pas rupture avec la Prusse, des négociations directes ont pu être entamées avec le cabinet de Berlin. Une dépêche télégraphique de notre représentant à Berlin annonce aujourd'hui que la Prusse a également reconnu le royaume d'Italie. Les documents relatifs à la reconnaissance de la Russie vont être déposés. J'espère pouvoir en faire autant, dans quelques jours, pour les documents relatifs à la reconnaissance de la Prusse.

L'Italie, dit-il, prend place parmi les puissances de premier ordre; elle saura répondre à l'attente universelle, elle sera un puissant instrument de liberté et de civilisation.

Ces paroles sont accueillies par de vifs applaudissements.

Le ministre des finances présente un projet de loi fixant à 500,000 fr. la dotation de la princesse Pie.

La chambre vote l'urgence et nomme une députation chargée de féliciter le roi d'Italie.

Turin, 12 juillet. — L'adresse de la chambre au roi Victor-Emmanuel à l'occasion du mariage de la princesse Pie, s'exprime ainsi :

« Par cette heureuse alliance de famille, le roi et l'Italie donnent un gage d'affection à une dynastie et à un peuple qui furent nos amis fidèles pendant les jours d'adversité et qui saluèrent les premiers le réveil de l'Italie.

» La fille d'un roi et d'un peuple qui ont enseigné au monde comment se forment les grandes nations sera sur le trône la digne compagne d'un prince aux vertus duquel rendent hommage l'affection de son peuple et le respect des nations civilisées. Cette heureuse union est le présage des glorieuses destinées qui attendent la civilisation latine renaissante. »

Une mission extraordinaire va partir pour Saint-Petersbourg afin de notifier au Czar la proclamation officielle du royaume d'Italie. On présume que le général Cialdini sera le chef de cette mission.

Des négociations sont entamées avec la Belgique pour la conclusion d'un traité de commerce.

On mande de Palerme que Garibaldi est revenu de Corleone. La semaine prochaine, il continuera sa tournée dans l'île.

On mande de Naples que les brigands, cernés partout, se rendent ou se débattent sur plusieurs points.

Le *Pungolo*, de Naples, assure, sur la foi du député Nicotera, que M. Garibaldi ni aucun autre membre du parti d'action n'autorise des enrôlements. — Havas.

Les journaux de la Havane, reçus à Madrid publient des correspondances de Mexico du 1^{er} juin dans lesquelles on affirme que Zuloaga, Benavides, Miranda sont arrivés à la Havane et agissent de concert avec Almonte.

Cobos et Miranda sont allés à Saint-Thomas voir le général Santa-Anna, lequel est très-partisan de l'intervention française.

Cobos et Miranda iront ensuite en Europe faire des démarches auprès de plusieurs puissances dans le but d'appuyer un gouvernement provisoire chargé de faire appel au pays pour l'établissement d'une monarchie sous le protectorat de l'Europe. — Havas.

Nous croyons savoir, dit le *Pays*, que le départ des renforts pour le Mexique sera retardé jusqu'au mois de septembre.

Dans ce moment on s'occupe d'une manière spéciale de l'embarquement du matériel pour cette destination.

On nous mande de Madrid que le gouvernement espagnol n'aurait encore reçu aucun avis officiel de la renonciation de l'ex-infant Don Juan au trône, contrairement à ce qu'ont annoncé plusieurs journaux de Londres. (*Pays*.)

On assure que le gouvernement français a exprimé sa gratitude au gouvernement espagnol pour l'offre qui lui a été faite, par ce dernier, d'ouvrir un port des Antilles au ravitaillement et aux malades du corps expéditionnaire du Mexique.

La *Gazette de Madrid* contient le décret qui accepte la démission donnée par M. Mon, des fonctions d'ambassadeur à Paris. — Havas.

On nous mande de Constantinople que le nouvel ambassadeur de la Porte à Paris, Djedmil bey, doit partir avant la fin de ce mois pour venir prendre possession de son poste.

S. Exc. Hadji-Mirza-Hussein khan, ambassadeur de Perse à Constantinople, proche parent de S. M. le shah de Perse et haut fonctionnaire du plus rare mérite, versé dans la connaissance des langues européennes, viendra, nous assure-t-on, à Paris, en même temps que Djedmil bey. Ce personnage restera quelques semaines dans notre capitale, puis il se rendra à Londres. On suppose qu'il est chargé, par son gouvernement, de remplir une mission importante en Europe. (*Pays*)

On sait que la communication officielle du mariage du roi de Portugal avec la princesse Pie a été faite au parlement italien, et que la dot de 500,000 francs demandée pour la jeune princesse a été votée par acclamation.

Nous apprenons que les cortès portugaises doivent être convoquées le mois prochain en session extraordinaire, à l'effet d'approuver le contrat de mariage du roi Don Luiz.

Toutes les formalités devant être, des deux parts, terminées dans le courant du mois d'août, le mariage sera célébré à Turin dans la première quinzaine du mois de septembre. (*Pays*.)

On mande de Cettigne, le 11 juillet : Hier, Mirko a battu, près de Stevlje, Dervish pacha, qui avait envahi de ce côté le territoire monténégrin avec 30,000 hommes. Les pertes des Turcs sont considérables. — Havas.

On lit dans le *Moniteur* du 11 juillet : Hier dans la matinée, l'Empereur a fait une excursion à Gergovie et parcouru la ville et les environs.

Dans la journée, Sa Majesté a reçu diverses députations des départements du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Dordogne, de la Corrèze, du Lot et de Lot-et-Garonne.

S. M. l'Impératrice, à peine remise de son indisposition, a, de son côté, avec cette sollicitude et cette bonté dont elle ne cesse de donner le bienveillant témoignage, visité dans le plus grand détail quatre salles d'asile et les hôpitaux militaires et civils.

Le soir, un bal magnifique a été offert à Leurs Majestés, et ce matin, à onze heures, elles ont quitté Clermont au milieu des acclamations d'une foule aussi nombreuse et aussi enthousiaste que celle qui les avait accueillies si chaleureusement le premier jour.

A Moulins, Leurs Majestés se sont arrêtées une heure et ont reçu à la gare les autorités du département de l'Allier.

Après la réception, Leurs Majestés n'ont pas voulu partir sans passer devant le front des populations qui étaient venues pour les saluer à leur passage, et c'est à grand-peine que le train impérial a pu se frayer une route au milieu d'une foule enthousiaste, jalouse d'approcher de Leurs Majestés et de témoigner de leur affection et de leur dévouement.

Leurs Majestés ont fait leur entrée à Bourges à quatre heures et demie. Elles se sont rendues à la cathédrale et ensuite à la préfecture, où Elles ont reçu les autorités.

Après la réception a eu lieu le défilé des popu-

« Je t'embrasse, ma chère Jeannette, et j'ai le cœur gros de ne pouvoir aller à toi tout de suite au lieu de cette lettre. Enfin, aie courage comme moi, ma mignonne, le bonheur nous attend.

Ton ami,
» PIERRE GUÉRO.

» 2 septembre 1854. »

Il y a des âmes qui, plus dégagées de la matière que d'autres, deviennent le malheur, sentent vaguement l'orage lorsque le ciel paraît calme, et peuvent quelquefois, si elles écoutent leurs pressentiments, aller au-devant du danger et le détourner. Mais Pierre ne devina rien; il continua à travailler avec ardeur, avec bonheur, pensant que chaque jour qui s'écoulait le rapprochait de Jeannette; il préparait tout pour la recevoir, il peuplait sa pauvre maison des rêves les plus riants, lorsqu'il voyait par les yeux de son cœur Jeannette assise au coin de son foyer filer sa quenouille, ou endormir sur ses genoux un tout petit enfant.

Jeannette accueillit la nouvelle que Pierre ne serait pas soldat par un cri de joie, le dernier peut-être qui dut sortir de son cœur pour lui. Puis, à la pensée qu'il avait été au moment de venir la chercher, sa jolie tête se pencha sur sa main tremblante, et le sentiment de sa honte, quoiqu'elle ne fût pas encore coupable, lui donna presque le repentir.

Qu'aurait-il dit, en la voyant coiffée en cheveux et

vêtue d'une robe de soie, lui qui rêvait pour elle une coiffe à dentelles et une croix d'argent!

Jeannette fut, pendant tout le jour, distraite, rêveuse, mécontente d'elle-même plus encore que des autres; elle refusa de prendre sa leçon de piano, et chercha à se rendre compte de ce qui se passait dans son cœur. Aimait-elle encore Pierre? Il lui sembla qu'oui, et pourtant elle sentait le vide en elle et autour d'elle.

— Hélas! disait-elle tout bas, j'ai de belles robes, de beaux chapeaux, je couche dans l'acajou, je vais au spectacle, je joue du piano, et je ne suis pas heureuse; mes rêves, mes projets d'avenir n'ont plus les beaux rayons du soleil qui dorait jusqu'à ma pauvreté!

— Qu'a donc Jeannette? dit M. Bonneval à Suzanne; je lui ai proposé de venir dîner au Cadran-Bleu et de venir passer la soirée aux Funambules. Et elle m'a prié d'y aller seul.

— C'est un caprice, Monsieur; vous l'avez gâtée, trop adulée, ce n'est pas vous qui faites vos volontés, c'est elle.

— Que voulez-vous, Suzanne, elle est jeune et je ne le suis plus. Je l'aime, cette petite; j'ai pris de meilleurs sentiments près d'elle, et si elle continue à se bien conduire et à apprendre son piano, et bien je ne dis pas... non, je ne dis pas que je n'en ferais point un jour Mme Bonneval.

— De toutes vos folies, Monsieur, riposta vivement

Suzanne, j'ose dire que celle-là serait la plus fameuse!

M. Bonneval fredonna un vieil air de sa jeunesse :

On a vu des rois
Epouser des bergères...

prit sa canne, son chapeau, qu'il affirmait éternellement sur sa tête, un peu de côté, et, en passant devant la chambre de Jeannette, il lui cria :

— Etudie bien ton piano, ma petite Jenny.

Lorsqu'il fut parti, Suzanne se livra à de profondes réflexions, et le dîner qu'elle fit en tête-à-tête avec sa future maîtresse, fut aussi muet qu'un dîner de diplomates, au premier service.

Jeannette pensait à Pierre.

Suzanne pensait que Jeannette, une fois Madame Bonneval, pourrait bien prendre les rênes du ménage avec assez d'autorité pour la congédier ou lui rendre la place dure et peu tenable. « Vieux fou, murmurait-elle entre ses lèvres pincées par la crainte et la colère, vieux fou; s'il voulait se remarier, n'étais-je pas là, moi! » Et dire que j'ai prêté les mains à ce que cette mijaurée entrât, soi-disant à son service et pour m'aider à la couture... C'est innocent, je veux le croire, mais cela est si vaniteux, si pressé de faire la dame!...

Elle jeta à Jeannette un regard presque haineux.

Le bruit de la sonnette vint faire diversion à ce maussade tête-à-tête, et Jeannette se dirigea nonchalamment

lition rurales; toutes les communes du département étaient représentées au grand complet.

Tous ces habitants des campagnes n'ont pas été moins démonstratifs dans leurs acclamations que ceux de Nevers, de Riom et de Clermont-Ferrand, et ont rempli de joie le cœur de Leurs Majestés en leur montrant combien ils étaient en communion d'idées avec les véritables représentants des sentiments de la France.

Demain, l'Empereur compte passer une revue des troupes de la garnison, visiter les travaux en cours d'exécution; assister aux expériences d'artillerie, et, pendant ce temps, l'Impératrice, fidèle à ses habitudes, visitera les établissements de bienfaisance et laissera à ceux qui souffrent des marques de son inépuisable bonté.

A une heure, Leurs Majestés doivent se séparer. L'Empereur partira pour Vichy et l'Impératrice retournera à Saint-Cloud.

— On lit dans le *Mondeur* du 12 :

L'Empereur est arrivé à Vichy à cinq heures.

Les habitants du pays, auxquels s'étaient joints tous les baigneurs, ont fait à Sa Majesté l'accueil le plus cordial.

Cette réception inattendue semblait être la continuation du voyage officiel, car la ville avait pris un air de fête et les rues étaient pavoisées.

L'Empereur jouit d'une santé parfaite.

— S. M. l'Impératrice est arrivée au palais de Saint-Cloud hier au soir, à six heures trois quarts.

FAITS DIVERS.

De fortes commandes de navires cuirassés sont en voie d'exécution en Angleterre pour le compte du gouvernement russe. La compagnie de construction de navires de la Tamise est en train de construire, pour le gouvernement russe, une batterie flottante cuirassée qui dépassera en force tout ce qui s'est fait jusqu'ici. Une commande de même nature a été faite à MM. Laird, de Borkenhead. D'autres contrats sont en négociation avec d'autres constructeurs.

— Dans sa dernière traversée d'Ajaccio à Marseille, le paquebot *l'Insulaire* comptait parmi ses passagers dix malfaiteurs de la pire espèce que le pénitencier agricole de Chiavari évacuait sur Cayenne.

Au moment où le capitaine du vapeur se disposait à les mettre aux fers afin d'alléger la surveillance des trois gendarmes qui les gardaient et que le mal de mer n'avait point épargnés, le plus éloquent de la bande s'approcha d'un inspecteur général des prisons qui revenait d'une mission en Corse et lui peignit en termes si pathétiques les souffrances que l'on endure à fond de cale, que le haut administrateur, touché de leur repentir et de leurs belles promesses, obtint qu'on les laisserait en liberté sur l'avant du navire.

Vers minuit, ils se glissent dans la cale où sont déposés les effets des passagers. Des malles sont brisées, et, par une subite métamorphose, ils remplacent la veste grise des colonies pénitentiaires par du linge fin et de somptueux habits,

vers la porte.

— Monsieur n'y est pas, dit-elle à un jeune homme qu'elle voyait pour la première fois, et comme il cherchait à entrer, elle ajouta, et il ne revint qu'un fort tard.

— Cela ne fait rien, ma belle demoiselle, reprit le jeune homme en gagnant toujours du terrain. Je l'attendrai, s'il le faut, jusqu'à demain matin; je connais la maison, ne vous dérangez pas.

Madame Suzanne, cria Jeannette, voilà un Monsieur qui veut absolument entrer; venez donc.

IX.

— Ah! c'est toi, ma vieille Suzanne, dit le jeune homme en faisant faire le moulinet à sa badine, comme s'il avait voulu se tenir à distance de la vicieuse créature.

— Monsieur, reprit Suzanne en se redressant, Monsieur, je ne vous connais pas!

— Tu ne me reconnais pas! Regarde-moi bien en face... Quelques années m'ont-elles changé des pieds à la tête? La barbe a bien poussé... mais...

— Ah! Monsieur Armand, c'est vous! Oui, oui, ma foi c'est lui! Je ne savais où j'avais les yeux! Mais aussi qu'est-ce qui vous attendait là, tout à coup, et de si loin, et cela après six ans d'absence!...

— Ah! j'ai vu bien des pays. Enfin, j'ai fini par entrer chez un notaire à Nantes, je l'ai écrit à mon père; mais il ne m'a pas répondu, et alors je suis revenu. J'ai vingt-

ans, oubliant l'argent des voyageurs et d'excellents cigares de contre-bande.

Personne ne les avait aperçus; les matelots de quart les prirent pour d'innocents passagers qui voulaient jouir de la fraîcheur d'une belle nuit d'été au milieu des vagues murmures de la Méditerranée.

Mais un costume de femme maugrait sans doute à leur collection; ils voulurent s'emparer du mince paquet qui servait d'oreiller à une cantinière du 56^e de ligne. Elle se réveilla, et à ses cris accoururent matelots, gendarmes et soldats permissionnaires.

Les forçats disparaissent dans la cale, se dépouillent en un clin d'œil de leur toilette d'emprunt, lancent à la mer habits noirs, uniformes brodés et jusqu'aux armes d'un officier qu'ils avaient dévalisé, et ils remontent sur le pont dans un négligé qui n'avait rien de galant et demandent d'un air étonné la cause de ce tumulte.

La cantinière reconnaît ses ravisseurs, et pendant que les marins les amarraient solidement aux bastingages du navire, on finit par savoir de l'un d'eux qu'ils avaient l'intention de s'emparer d'une embarcation, d'égorger ceux qui s'opposeraient à leur dessein, et de gagner ainsi le premier navire qui ferait route vers l'Ouest.

Ils se seraient annoncés comme seuls survivants au naufrage qui avait englouti leur paquebot pendant sa traversée de Marseille en Amérique, et ils comptaient bien une fois à bord, forcer le capitaine, si son itinéraire ne leur convenait point, à les conduire en lieu de sûreté.

A la vue de ses effets disparus, l'inspecteur des prisons jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus, et il est probable que le commandant qui transportera ces honnêtes forçats à Cayenne ne se laissera point attendrir par leurs plaintes sur la trop grande chaleur de la cale, et n'oubliera ni les chaînes de sûreté ni la barre de justice.

— Vente, Achat, Echange d'Immeubles. S'adresser à M. le Directeur de la Compagnie des Ventes, hôtel de Londres, à Saumur, de 2 à 5 heures. (350)

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à visiter la houillère modèle de M. Hautot. Aucun spectacle ne peut être plus intéressant que celui qui instruit, en quelques minutes, beaucoup plus sûrement que toutes les descriptions d'ouvrages ou de revues scientifiques. M. Hautot initie son public à tous les travaux des mines et aux dangers auxquels sont exposés plusieurs millions d'hommes qui travaillent à 6 ou 800 mètres sous terre.

En entrant dans la loge de M. Hautot, le mineur cicerone conduit au fond d'une houillère et montre un chantier où plusieurs ouvriers font sauter la pierre pour former des chemins; après eux, des niveleurs dressent le plan de la voie ouverte et en déterminent le niveau. Le visiteur assiste ensuite aux travaux de soutènement, qui

ont pour but de préserver contre les éboulements. Derrière cette galerie, on aperçoit la salle de l'accrochage, vaste carrefour où arrivent de toutes directions des wagons chargés de charbon, où circule tout le personnel d'une mine, inspecteurs, ingénieurs, portiers, hommes de service, etc., chevaux et véhicules. C'est là où le charbon est chargé pour être amené à la surface du sol, au moyen de puissantes machines; c'est par là que les mineurs descendent à leurs travaux.

M. Hautot conduit ensuite dans une autre galerie consacrée aux accidents. Ici, un éboulement, plus loin, une inondation; les uns remuent encore à demi-broyés sous une masse de houille, d'autres sont sans vie, d'autres se débattent dans l'eau, tandis que dans la galerie supérieure les mineurs organisent tous les moyens de sauvetage.

Tous ces personnages sont mis en mouvement au moyen de mécanismes fort ingénieux dus au talent et à l'intelligence de M. Hautot, ancien mineur de Charleroi.

La houille est aujourd'hui d'un emploi trop fréquent pour qu'on ne soit pas désireux de savoir comment elle se trouve enfouie sous nos pieds et quel est le mode d'extraction usité de nos jours.

VILLE DE SAUMUR.

AVIS ADMINISTRATIF.

Achèvement des rues de la Fidélité et Neuve-Beaurepaire.

Le Maire de la ville de Saumur donne avis à ses administrés, que la ville a été autorisée à exproprier, pour cause d'utilité publique, les terrains et maisons dont l'emplacement est nécessaire pour l'ouverture et l'élargissement des rues Neuve-Beaurepaire et de la Fidélité, et leur rappelle la disposition de l'article 52 de la loi du 3 mai 1841.

Dès que l'ampliation sera parvenue à la mairie, l'administration municipale se mettra en rapport avec les intéressés, pour acquérir les maisons et terrains, soit à l'amiable, soit par voie d'expropriation devant le jury.

Hôtel-de-Ville de Saumur, le 8 juillet 1862.

Le Maire, LOUVET.

Pour chronique locale et faits divers : p. 300.

DERNIÈRES NOUVELLES.

La *Patrie* de ce soir annonce qu'il est probable qu'une entrevue aura lieu vers les premiers jours du mois de septembre prochain entre LL. MM. l'Empereur des Français, l'Empereur de Russie et le roi de Prusse. Le lieu où doivent se réunir les trois souverains ne serait pas encore définitivement fixé.

New-York, 1^{er} juillet. — On attend avec une grande anxiété des nouvelles de l'armée de Mac-Clellan. On croit qu'une autre bataille a été livrée devant Richmond. Le président Lincoln a ordonné une nouvelle levée de 300,000 hommes.

— Avec cela qu'elle en est de Paris! Ce que c'est que l'imagination, une petite Bretonne, du fin fond de la Bretagne, qui était en coiffe et en jupon de laine, il y a à peine deux ans.

— Et que fait-elle chez mon père?

— Elle y apprend le piano et la coquette, pas autre chose, si ce n'est un peu de broderie; car, pour ce qui est de m'aider, il n'en est plus question.

— Où mon père l'a-t-il connue?

— Ah! c'est toute une histoire.

— Est-ce qu'il est allé en Bretagne, mon père?

— Oh! non! il n'a pas bougé de Paris. Mais, est-ce que l'on n'y vient pas de tous les pays, dans ce malheu-

reux Paris, pour y faire fortune et y mourir à l'hôpital? Enfin, mon jeune Monsieur, que puis-je vous dire, sinon que votre père est pire que jamais; il a vu cette petite, il y a deux ans, dans un magasin de modes, et il l'en a retirée, et il l'a prise ici à trois cents francs d'abord, et à quatre cents à présent, et il l'élève en dame, et pourquoi? ah! bon Dieu! pour en faire sa femme, pour remplacer défunte votre pauvre mère, que j'aimais tant.

Un regard du fils de M. Bonneval arrêta le mouvement que Suzanne faisait pour tirer son mouchoir de sa poche, afin de clore cet hypocrite discours, par une péroraison plus hypocrite encore.

Ce regard disait: « Je te connais, je sais ce que tu as fait souffrir à ma pauvre mère. »

Ah! il veut en faire sa femme, reprit le jeune homme... Eh bien! si elle est honnête...

— Oui, oui, elle l'est aujourd'hui; mais ce n'est pas une raison pour vous enlever tout, ou à peu près tout ce qui vous reviendra de la fortune de votre père... Et puis, Monsieur a soixante-quatre ans, et les mois de nourrice, et le reste, et Jeannette n'en a guère plus de dix-sept. C'est une enfant!

— Elle s'appelle Jeannette?

— Oui, un assez vilain nom, Monsieur l'appelle Jenny à présent.

(La suite au prochain numéro.)

Les fédéraux évacuent l'île James. L'attaque de Charleston est ajournée à la fin de l'été. — Le bombardement de Wicksburg par les canonnières fédérales a commencé. La position du général fédéral Curtis dans l'Arkansas est très-précaire.

A la Nouvelle-Orléans, le général Buller a modifié la formule du serment exigé des résidents étrangers et contre laquelle avaient protesté la plupart des consuls. — M. Jefferson Davis a informé le gouvernement de Géorgie que l'établissement de la conscription était absolument nécessaire au succès de la confédération du Sud. — Havas.

Le seul journal politique illustré, le journal par excellence de la famille, *l'Illustration*, offre gratuitement à ses abonnés une splendide gravure : **LES NOCES DE CANA**, d'après Paul Véronèse. A cette prime vient s'en ajouter une autre : le **PARIS NOUVEAU ILLUSTRÉ**, ouvrage très-curieux et très-beau, dont la cinquième livraison vient de paraître, et qui est également envoyé à tout abonné ancien ou nouveau. C'est par ces sacrifices intelligents que *l'Illustration*

continuera à se maintenir au premier rang de la presse française illustrée, et qu'elle ne cessera de grossir le nombre de ses souscripteurs.

Les abonnements à ce journal peuvent se faire dans nos bureaux, chez tous les libraires, ou à son administration, rue Richelieu, 60, à Paris.

Marché de Saumur du 12 Juillet.

Froment (hec. de 77 k.)	21 59	Huile de lin	51 —
2 ^e qualité, de 74 k.	20 75	Paille hors barrière	44 46
Seigle	11 —	Foin	56 86
Orge	9 —	Luzeine (les 730 k.)	62 40
Avoine (entrée)	10 —	Graine de trèfle	— —
Fèves	12 —	— de luzeine	— —
Pois blancs	26 23	— de colza	50 —
— rouges	20 —	— de lin	29 —
Cire jaune (30 kil)	170 —	Amandes en coques	— —
Huile de noix ordin.	60 —	(l'hectolitre)	— —
— de chenevis	80 —	Cassées (50 k)	— —

COURS DES VINS (1).

BLANCS (2).	
Coteaux de Saumur 1861	1 ^{re} qualité 240 à 250
Id.	2 ^e id. 125 à 150

(1) Prix du commerce. — 2, 2 hect. 50 lit. — 13, 2 hect. 20 lit.

Orléans, environs de Saumur, 1861	1 ^{re} id.	110 à 120
Id.	2 ^e id.	100 à 110
Saint-léger et environs, 1861	1 ^{re} id.	105 à 115
Id.	2 ^e id.	100 à 110
Le Puy N.-Dame et environs, 1861	1 ^{re} id.	100 à 110
Id.	2 ^e id.	95 à 105
La Vienne, 1861	1 ^{re} id.	75 à 80

ROUGES (3).

Souzay et environ, 1861	1 ^{re} id.	120 à 125
Champigny, 1861	1 ^{re} qualité	250 à 260
Id.	2 ^e id.	125 à 140
Varrains, 1861	1 ^{re} id.	115 à 120
Bourgneil, 1861	1 ^{re} qualité	130 à 140
Id.	2 ^e id.	140 à 150
Restigny 1861	1 ^{re} id.	135 à 145
Chinon, 1861	1 ^{re} id.	110 à 120
Id.	2 ^e id.	108 à 118

BOURSE DU 12 JUILLET.

3 p. 0/0 hausse 05 cent. — Ferme à 68 50

4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Ferme à 97 50

BOURSE DU 14 JUILLET.

3 p. 0/0 hausse 20 cent. — Ferme à 68 50

4 1/2 p. 0/0 baisse 25 cent. — Ferme à 97 25

P. GODET, propriétaire-gérant.

ANNONCES LEGALES.

La publication légale des actes de société est obligatoire pour l'année 1862, savoir :

Pour l'arrondissement de Saumur, dans l'*Echo Saumurois* ou le *Courrier de Saumur*.

A VENDRE
OU A LOUER

Pour entrer en jouissance de suite ou à la St-Jean prochaine,

UNE VASTE MAISON

PROPRE AU COMMERCE,
Contenant de grands magasins, celliers, caves, remises, écurie, cours, etc.

Cette maison, située sur le quai de Limoges, à Saumur, était occupée par M. EDOUARD BOUTET.

Pour visiter la maison, s'adresser, sur les lieux, jusqu'à Noël prochain, et, plus tard, à M. BOUTET-BRUNEAU, rue de la Levée-d'Enceinte, à qui il faudra également s'adresser pour traiter. (585)

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1863,
UNE MAISON, au Pont-Fouchar, occupée par M^{me} Aubelle.
S'adresser à M^{me} AUBELLE. (528)

A LOUER

Ecurie à deux chevaux, Remise et Grenier.
S'adresser à M. BEAUREPAIRE, avoué, rue Cendrière, 8. (584)

A LOUER

Présentement,
UNE MAISON, avec jardin, sise rue de la Petite-Bilange, 17 bis.
S'adresser à M. RIVIER qui occupe la maison, ou à M. TOUCHALEAUME, notaire à Saumur. (271)

On demande UN CLERC de notaire.

S'adresser au bureau du journal.

LÉOPOLD-VANNESTE

TAPISSIER,

Rue St-Jean, 32, à Saumur.

LÉOPOLD-VANNESTE ayant travaillé plusieurs années à Paris, et cinq ans chez M. Nanceux, à Saumur, a l'honneur de prévenir le public qu'il vient de s'établir rue Saint-Jean, n° 32.

Il se chargera de tout ce qui concerne l'état de tapissier : fauteuils, lits, rideaux, etc., etc.

Il fera à la façon, soit chez lui, soit à domicile.

DÉCORATION DES APPARTEMENTS

POUR FÊTES, NOCES ET BALS.

SPECIALITÉ DE SOMMIERS ET DIVANS.

Changement de Domicile.

L'étude de M. MAUBERT, huissier, est transférée rue du Puits-Tribouillet, n° 4, dans l'ancienne maison Bonnemère. (523)

Changement de Domicile.

M. LEPINGLEUX, pompier, plombier, poëlier, a transféré son domicile rue d'Orléans, n° 10. (549)

ODONTINE

ET

ELIXIR ODONTALGIQUE

Rue Saint-Honoré, 154, à Paris

Le savant professeur, membre de l'Académie de médecine, qui a composé ces dentifrices, a fait une découverte réellement utile à l'hygiène de la bouche, car

l'Odontine et l'Elixir odontalgique entretiennent la pureté de la bouche, blanchissent les dents (sans en altérer l'émail), en préviennent et en arrêtent la carie.

DÉPÔT CHEZ LES PRINCIPAUX PARFUMEURS

A Saumur, M. BALZEAU-PLISSON, parfumeur. (190)

HOTEL D'ANJOU

ANCIEN HOTEL DE FRANCE SAUMUR.

M. et J. BOLOGNESI Frères et Sœur.

Cet hôtel, situé rue d'Orléans, près de la Direction des Postes aux lettres, est le plus vaste et le plus central de la ville. Restauré tout à neuf et en harmonie avec les goûts modernes, il offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable. — Vaste cour, plusieurs grandes écuries et remises. — Magasin pour la vente de comestibles, vins et liqueurs de toutes provenances.

Services en ville. — Prix modérés. (288)

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Le LAIT ANTEPHELIQUE détruit ou prévient

TACHES ET BOUTONS AU VISAGE (taches de rousseur, son, lentilles, masque de grossesse), hâle, feux, efflorescences, boutons, rugosités, — donne et conserve au visage un teint pur, clair et uni. — Flacon, 5 fr. — Paris, CANDÈS et C^o, boulevard Saint-Denis, 26. — Saumur, M. BALZEAU-PLISSON, parfumeur. (177)

Huit Jours de Vente
SUR LA PROMENADE.

TABLEAUX, GRAVURES, FAC-SIMILE.

CHOIX CONSIDÉRABLE DE CADRES
Pour Photographies.

DÉCALCOMANIE.

M. GARREAU-MURAY,
Epicier, rue du Puits-Neuf à Saumur.

Maison particulièrement recommandée pour l'approvisionnement des spécialités suivantes.

CAFÉ DES GOURMETS

Nous prions instamment les consommateurs de ce délicieux café, d'exiger des boîtes portant le titre de Café des Gourmets et la signature « Tribouillet frères » — Nous désavouons toutes les boîtes de fer-blanc et tous les cafés qui n'auraient pas cette signature et ce titre.

AVIS IMPORTANT.

Un demi-kilog. CAFÉ DES GOURMETS fait 80 tasses-tasses. — C'est donc cinq tasses pour 52 grammes. — Une tasse de notre excellent café de toute par conséquent que 3 centimes. Résultats : 1^o vive et transparente coloration; 2^o économie de moitié; 3^o qualité hautement supérieure à celle de toutes les cafés du commerce; goût exquis; arôme superfin.

CHOCOLAT DES GOURMETS

Nous avons fait nos CHOCOLATS pour les TRUIS MILLIONS de Gourmets qui, depuis douze ans, sont fidèlement attachés à notre café. — Nos chocolats sont les plus fins, les plus hygiéniques, les plus savoureux. — Nous ne visons pas à faire leur réputation par les moyens factices de la publicité; une seule attribution nous guide : c'est de séduire nos trois millions de clients par la perfection et l'excellence de leurs qualités. Les plus hauts et les plus flatteurs témoignages nous émanent chaque jour de notre succès.

TAPIOCA DES GOURMETS

Notre TAPIOCA est garanti pur du Brésil; aucun ne peut rivaliser avec lui par la blancheur, la saveur, la pureté et ses propriétés étonnantes. Les vrais gourmets ne confondent pas notre Tapioca avec une foule de Tapiocas indigènes, de fécule, etc. — Nous déclarons le nôtre pur du Brésil et exempt de toutes pâtes étrangères. — Il est renfermé dans d'élégants cartonnages, très-commodes pour les ménagères. Son prix n'en est pas plus élevé, et sa qualité est à la hauteur de son titre.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

THEATRE DU PORION BELGE

PROMENADE GÉOLOGIQUE
A 800 METRES DE PROFONDEUR

Etude des moeurs et travaux des mineurs et des dangers auxquels ils sont exposés par les éboulements, inondations souterraines et explosions du feu grisou.

Prix d'entrée :
Premières, 50 c. — Secondes, 25.

Sur la Promenade, à Saumur.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Le LAIT ANTEPHELIQUE détruit ou prévient

TACHES ET BOUTONS AU VISAGE (taches de rousseur, son, lentilles, masque de grossesse), hâle, feux, efflorescences, boutons, rugosités, — donne et conserve au visage un teint pur, clair et uni. — Flacon, 5 fr. — Paris, CANDÈS et C^o, boulevard Saint-Denis, 26. — Saumur, M. BALZEAU-PLISSON, parfumeur. (177)